

Quali comunità di lingua italiana per la missione cristiana oggi ?

Introduction

Merci pour votre invitation et votre accueil bien sympathique.

J'ai une petite réserve sur le titre de cet exposé. J'avais accepté *in illo tempore* un titre plus général (Quali comunità per la missione cristiana oggi ?). Permettez-moi donc de me tenir à une perspective plus vaste, même si j'essayerai de donner *in fine* des éléments de réponse pour la question spécifique des Italiens.

J'aimerais aujourd'hui vous partager des expériences, ou plutôt l'expérience pastorale d'une ville bien précise, Bruxelles. Il s'agit bien d'un contexte particulier, avec dès lors des conclusions parfois comparables à d'autres contextes, parfois moins. Car les migrations sont aussi diverses que nos villes européennes et les approches pastorales de ces questions sont donc aussi très diverses. Je me tiens donc à votre disposition pour des questions et interpellations.

Quelques éléments pour situer la problématique

Diocèse de Malines-Bruxelles

- L'Archidiocèse est situé au centre de la Belgique. Il y a bien sûr un archevêque, actuellement le Cardinal Jozef De Kesel. Le diocèse compte environ 2.8 Mio habitants, répartis sur les trois Régions autonomes du pays : la Flandre, officiellement unilingue néerlandophone, la Wallonie, officiellement unilingue francophone et la Région officiellement bilingue de Bruxelles, la Capitale du pays. Trois Régions autonomes, mais aussi trois cultures différentes, prenant sur de nombreux plans des chemins de plus en plus différents, voire divergents. Cela va de pair avec trois contextes ecclésiaux très différents. Un exemple significatif est que dans la partie francophone du pays, l'Eglise a pu faire appel pour combler le grand manque de prêtres, à un clergé essentiellement africain et francophone. La même dynamique n'a pas pu être mise en place en Flandre, avec une langue qui n'est en réalité parlée qu'aux Pays-Bas et dans le Nord de la Belgique. Donc, pour résumer : dans le diocèse, il y a déjà beaucoup de différences culturelles et linguistiques.
- Pour répondre à cette diversité, il y a dans l'Archidiocèse, depuis 50 ans environ, trois vicariats territoriaux, avec pour chacun d'eux un évêque auxiliaire. Celui-ci a une très grande marge de manœuvre pour mettre en œuvre une pastorale spécifique. Le concept n'existe pas en droit canon, mais on peut parler franchement de quasi-diocèses.
- Je suis évêque auxiliaire de l'Archevêque de Malines-Bruxelles depuis dix ans et chargé du Vicariat de Bruxelles : la plus petite partie de l'archidiocèse, mais la plus densément peuplée et la plus diverse aussi. J'y suis très heureux.

Que représente en effet Bruxelles ? Notez bien que je ne parle que de ce point de vue, pas de la Belgique en général. Je vous en donne un très rapide descriptif.

- La ville compte environ 1.2 million d'habitants (ce qui représente 10% du pays), sur 160 km². Aux yeux du monde, avec ses nombreuses mégapoles, c'est donc une ville de taille modeste.

- Elle a en plus comme spécificité d'être non seulement capitale de la Belgique, mais aussi le siège de plusieurs institutions internationales. Je pense bien sûr en premier lieu à l'Union Européenne, mais aussi à l'OTAN.
- Elle a connu des vagues successives d'immigration pour toutes sortes de raisons économiques, politiques et autres. Il s'agit donc d'une ville multiculturelle, multilinguistique, multi-religieuse. Une ville plurielle.
- A titre d'exemple, une des communes de la Ville, S. Josse, est la plus petite commune du pays, la plus pauvre aussi : elle mesure 1km² mais elle compte parmi ses 27.000 habitants 160 nationalités différentes.
- Bruxelles est pourtant la ville la plus riche du pays, mais elle compte le plus de pauvres. Autrement dit, le contraste est violent entre les classes sociales.
- Sa dimension internationale se remarque par le fait qu'il n'y a actuellement plus que 25% d'habitants qui sont nés de parents belges.

Que représente l'Eglise catholique dans cette mosaïque, ce *patchwork* ?

- Parmi les confessions chrétiennes, l'Eglise catholique est de loin la plus importante, de par l'histoire du pays. Jusqu'il y a 50 ans, c'était en effet la seule confession, d'où la construction d'une église, à chaque agrandissement de la ville, pour chaque nouveau quartier. Nous avons plus d'une centaine de paroisses - c'est autant qu'à Paris - avec une église tous les 1.600 m. Soit dit en passant cela pose comme partout en Occident, la grave question de la réaffectation de certains lieux de culte. Mais ce n'est pas l'objet de notre rencontre.
- Il faut quand même noter que, comme en Italie, de nombreux Orthodoxes de l'Europe de l'Est (Roumanie, Bulgarie, Ukraine). Les Eglises protestantes et anglicane sont de taille modeste. C'est tout le contraire de la place de plus importante que prennent les petites communautés ecclésiales de type pentecôtiste ou évangélique.
- Désormais, malgré l'Histoire, l'Eglise catholique est considérée à Bruxelles « sur le même pied » que les autres confessions, qu'elles soient chrétiennes ou non.
- Nous vivons dans un environnement très sécularisé. Un exemple : pendant la crise du covid, les religions ont été comme qui dirait « oubliées » par le Gouvernement et les normes sanitaires à respecter. Nous avons dû nous battre pour nous faire entendre...
- Je dois même préciser que nous vivons dans un univers de pensée qui peut être parfois très hostile à l'Eglise, avec une laïcité très active.
- La crédibilité de l'Eglise s'est aussi énormément amenuisée, en particulier depuis la crise des abus sexuels, dès 2010.

Le Vicariat de Bruxelles et sa pastorale des migrants

- J'aimerais ici distinguer entre la politique ecclésiale à l'égard des réfugiés, organisée au niveau national et confiée à Caritas, et la pastorale spécifique à l'égard des migrants.
- Le Vicariat de Bruxelles a développé depuis des décennies une politique d'accueil des catholiques immigrés très explicite. S'il y a une attente significative d'une *communauté d'origine étrangère* (COE), on essaye d'y répondre. Nous avons en effet partagé depuis longtemps cette conviction de *Erga migrantes caritas Christi* que le respect du migrant passe par celle de sa langue maternelle, de sa culture, voire de son rite propre :
À tant de déracinements (de la terre d'origine, de la famille, de la langue, etc.) auxquels l'expatrié doit forcément faire face, il ne faudrait en effet pas que s'ajoute aussi

*celui du rite ou de l'identité religieuse du migrant. Les groupes particulièrement nombreux et homogènes d'immigrés doivent donc être encouragés à garder leur tradition catholique spécifique.*¹

- Dans les faits, cela a conduit à instituer pastoralement environ 35 communautés d'origine étrangère, utilisant une vingtaine de langues différentes.
- Nous n'avons cependant pas créé de paroisses *personnelles*. Quant aux Missions *cum cura animarum* qui ont pu exister, notamment pour les Italiens, les Espagnols et les Polonais, elles ont toutes été clôturées en accord avec l'épiscopat des pays d'origine et dans l'esprit de EMCC 90-91.
- Dans ce qui va suivre, je laisserai les rites orientaux de côté, parce qu'elles posent des questions encore plus complexes.

Intégration, insertion, assimilation ?

- Qu'est-ce en vérité que l'inculturation, l'intégration etc. ? Il n'existe pas de définitions claires. Cela ne facilite pas la détermination d'une politique d'ensemble. D'autant plus que les mutations sont très différentes selon les cultures. Il y a ainsi une grande différence entre Espagnols et Portugais, ces derniers ayant une bien plus forte propension à rester « entre soi ».
- Le maintien d'un lien fort avec le pays d'origine et la famille restée « au pays » est presque toujours en tension avec l'enracinement progressif dans le pays d'adoption. Je note en particulier :
 - Les pratiques alimentaires. Comme personne d'origine italienne, est-ce que je mange la *pasta* ou les moules-frites ?
 - Chaque pays, a ses dévotions populaires, en particulier sa procession mariale. A quelle procession est-ce que je participe ?
 - L'utilisation d'une langue commune à la maison. Le renoncement d'utiliser au quotidien la langue d'origine entraîne en pastorale des effets pervers : on envoie les enfants en catéchèse portugaise ou vietnamienne moins pour connaître Jésus que pour apprendre à lire et parler en portugais ou en vietnamien !
 - Se marie-t-on avec quelqu'un de la culture de ses parents ou plutôt de celle du pays d'adoption ? La scolarisation des enfants entraîne au fil du temps de plus en plus de mariages « mixtes » ! Quitte à retourner au pays pour la célébration.
- La conviction profonde est que la société et donc l'Eglise ont tout intérêt à grandir avec les *apports* de *chaque* culture. Ce fut le cas dans l'Histoire de l'Europe, lointaine ou proche. Je ne vois pas pourquoi ce ne pourrait pas être le cas aujourd'hui, malgré les peurs irrationnelles de certains. Notre souci pastoral est donc de vouloir combiner
 - D'une part : une appartenance culturelle d'origine avec une langue mais aussi des coutumes alimentaires, des traditions, des façons de célébrer, des processions... respectant le besoin vital de se retrouver avec des personnes de même origine, surtout pour entretenir le lien avec « le pays ».
 - D'autre part : l'accueil, au quotidien des langues, des cultures du pays d'adoption et... de son Eglise. Il ne s'agit pas d'une assimilation, mais d'une *cross fertilisation*. Ou, pour utiliser un langage théologique : un échange de dons, un *admirabile commercium*.

¹ *Erga migrantes caritas Christ (EMCC), n°s 49-50.*

Quelques éléments d'une politique qui a dû s'affiner au fil du temps.

Comment favoriser cet échange de dons ? Comment favoriser cette « *cross fertilisation* » ? Comment éviter les îlots, les *ghettos*... Au fil du temps et des expériences, nous avons bien dû constater des défis, voire des difficultés et envisager des choix clairs pour la suite.

- C'est ainsi que nous essayons de plus en plus de travailler par *langue* plutôt que par *nationalité*, même si la langue et la nation coïncident parfois p.ex. pour les Italiens, les Hongrois, les Polonais et d'autres pays de l'Europe de l'Est.
- Nous avons cependant pris l'option très claire de ne pas faire de distinction linguistique pour les fidèles originaires d'Afrique, et ce pour plusieurs raisons évidentes :
 - Pour ne pas compliquer et diviser à l'extrême, en sachant que les langues africaines sont très diverses et très liées ethniquement.
 - Pour ne pas exacerber des conflits locaux « importés »
 - Vu de la difficulté de trouver des pasteurs suffisamment formés
 - Et surtout parce que nos frères et sœurs originaires d'Afrique enrichissent les autres communautés, qu'elles soient francophones, lusophones, anglophones ou hispanophones.

Cette politique est généralement bien comprise par les fidèles d'origine africaine. Elle est parfois qualifiée de néo-colonialiste... par certains Belges.

- La pastorale doit être diversifiée en fonction des *motifs de l'immigration* concernée.
 - Lorsque les motifs sont d'ordre économique, voire politique, le lien avec le pays d'origine évolue. Dans les premières années, voire décennies, ce lien est fort. Les immigrés se considèrent comme gens de passage. Cependant, progressivement (mais à des vitesses différentes en fonction des contextes), on constate l'enracinement en Belgique, avec le maintien de l'un ou l'autre élément. Changer de langue est une étape très forte, qui se réalise de façon très variable.
 - Le contexte est très différent quand le motif de l'immigration est les études ou le travail en lien avec les institutions internationales. Le lien avec le pays d'origine reste fort, puisqu'il est *a priori* clair que l'on est de passage. On peut difficilement parler d'intégration. (Cela dit, il y a aussi de nombreux fonctionnaires qui à l'âge de la retraite restent en Belgique)
- Il s'agit en priorité de travailler avec les *pasteurs*. Ils sont de différentes origines : d'anciens missionnaires pour de petites communautés, mais surtout provenant d'ailleurs, en accord avec leur diocèse ou leur conférence épiscopale ou leur congrégation religieuse.
 - Nous insistons pour qu'ils apprennent une des deux langues nationales et leur donnons les moyens pour cela. (Pour certains, surtout les anglophones, c'est difficile.)
 - Nous leur proposons une insertion, même modeste, dans la pastorale francophone locale. Ils sont les premiers *pontifices*...
 - Conformément à EMCC n°79, il y a des rencontres régulières avec les responsables, tant prêtres que laïcs, de la pastorale francophone et des COE.

- Dans la mesure du possible (!), il est intéressant que deux (ou plus) communautés partagent le *même lieu de culte*.
- Les *célébrations communes* avec toutes les communautés linguistiques d'un lieu sont aussi très importantes (l'entrée en Carême, la Semaine Sainte, Pentecôte etc.). Elles sont par définition multilingues. Elles permettent de se connaître, et de se savoir investis de la même mission.
- Promouvoir les *activités en commun*, notamment celles d'ordre diaconal. Ou encore, quand c'est possible, la préparation au baptême, la catéchèse ou au moins la formation des catéchistes.
- Reste une question sans cesse débattue : jusques à quand maintenir des communautés « séparées » ? Quand est-ce le « provisoire » se transforme en « définitif » ? EMCC donne certes quelques indications, mais ce n'est pas facile d'y voir clair.

Quelques éléments pour la mission des communautés de langue italienne à Bruxelles

- L'immigration italienne à Bruxelles a plurielle. Les immigrés des années d'après-guerre, qui venaient surtout du Sud de l'Italie, ne sont pas d'abord venus à Bruxelles. Mais nombreux sont ceux qui, progressivement y sont venus, notamment par les mariages ou par la retraite. Il y a eu ensuite la vague des nombreux fonctionnaires de l'UE. Et enfin, ces deux dernières décennies, des jeunes, bien formés, qui viennent chercher du travail chez nous. Ce sont donc des catégories très différentes, des attentes et des provenances très diversifiées.
- Globalement, je peux constater qu'il y a chez les Belgo-Italiens une force d'entraînement, une exigence pour une prise au sérieux de la foi. Cela se remarque autant dans certaines dévotions populaires (Padre Pio) que dans des nouveaux mouvements, comme l'Opus Dei, le Chemin Néo-catéchuménal ou encore les Equipes Notre-Dame.
- Les fonctionnaires italiens jouent un rôle important dans l'animation spirituelles des milieux européens, p.ex. à la Chapelle pour l'Europe ou au Foyer catholique européen.
- Les Italiens à Bruxelles sont généralement d'enthousiastes européens. Ils ont une conscience européenne, un sentiment d'appartenance à l'Europe. Il y a là un apport important du Sud de l'Europe à celle du Nord. Ils sont missionnaires d'abord en tant que chrétiens européens, faisant le pont entre les cultures.
- J'espère aussi, dans l'autre sens, qu'en vivant à Bruxelles, ils prennent conscience d'une Eglise moins cléricale, avec chez nous des laïcs assumant de larges responsabilités ecclésiales.

Pour conclure. Passer de Babel à Pentecôte

- Les COE sont souvent témoins de la *joie* de croire.
- Elles interpellent sur une réalité si importante et devenue si fragile, la *vie de famille*.
- L'Eglise doit témoigner de et par sa catholicité. Ce n'est pas d'abord un problème, c'est d'abord une grâce, une richesse, une force que d'autres, p.ex. les Orthodoxes, nous envient. Mais la catholicité, c'est aussi une mission, une exigence, un travail. C'est à cette condition qu'on peut vraiment parler de la *sacramentalité* de l'Eglise (LG1).
- En ce sens, la présence de tant de COE au sein de l'Eglise locale (dont les communautés italophones), sont en quelque sorte une évangélisation *ad intra*. Elles nous forcent à une *catholicité* plus significative. On doit passer chaque jour de Babel à Pentecôte.

- Mais également *ad extra*, ces COE sont pour tous les habitants de la cité, quelles que soient leurs convictions, un beau témoignage de *foi*. J'en suis très heureux.

+Jean Kockerols